

Diane DUANER

Les mystères de la dame de cœur

**Roman historique en hommage à la
reine de France Marie Leczynska,
épouse de Louis XV**

Copyright © 2021 Diane Duane

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-3720-1 XXX

AVANT-PROPOS

*Il existe des souveraines
Si modestes dans leur grandeur
Que le monde a oublié ces reines
Et leur lumière et leur bon cœur.
(l'auteur)*

*« Il est malheureusement dans la nature humaine de faire plus pour
une Pompadour que pour une vertueuse reine »
(Balzac à propos de la reine Marie Leczynska)*

*Le romancier, même s'il s'inspire de faits réels,
Vogue sur les ailes de l'irrationnel,
L'Art est le jardin des Libertés.
(L'auteur)*

CHAPITRE 1

ANGE & MESANGE

Jeudi 6 décembre 2012

Perdre son temps, à Paris ce n'est plus perdre son temps, se répète Angela tandis qu'elle revient de son travail comme chaque soir en prenant le chemin des écoliers. Il y a toujours quelque fantôme qui vous fait un clin d'œil au passage. Dans cette cité de l'alpha et de l'oméga, qui a construit des théâtres sur d'anciens cimetières, des pyramides de verre face au Louvre des rois de France, au centre de cet ensorcelant décor laissé par les siècles, jamais l'inventaire des vestiges n'est clos et c'est ce qui fascine Angela. Etrange ville où les banalités de la vie quotidienne sont sublimes dans l'éclat d'un environnement théâtral.

Depuis près d'un an qu'Angela a découvert Paris, son admiration passionnée pour cette ville fantastique n'a pas baissé d'un ton. Chaque soir, quand elle sort du magasin de la rue de Rivoli où elle vend de la lingerie féminine, elle s'accorde un détour le long de la Seine, traverse le fleuve par le pont-Neuf, où la statue

d'Henri IV la salue, puis revient sur la rive droite pour déboucher sur la place du Châtelet, en contemplant dans les eaux du fleuve les reflets des inégalables palais que les bateaux-mouches illuminent brutalement sur leur passage.

Dans cet assemblage de villages divers qui forment la capitale, comble de jubilation, son village à elle, c'est ce plein cœur de la cité. Ici est le Paris transcendé des romans, des films, des chansons et des peintres, et elle, chose incroyable, elle en fait partie intégrante. La petite provinciale qu'elle est s'étonne chaque jour que ce monde de suprêmes grandeurs inaccessibles ait pu devenir son quotidien.

Plus qu'à la ville encore, elle se sent appartenir à un quartier de Paris, où elle a adopté chaque pierre, chaque rite et chaque rue. A l'instar de tant de provinciaux débarqués à Paris, elle sent qu'à peine installée, la ville-lumière, où tout est possible à chaque pas, l'a transformée et qu'aujourd'hui elle n'est ni tout à fait elle-même, ni tout à fait une autre... Non pas qu'elle ait jamais lancé comme Rastignac en défi « À nous deux Paris », mais plutôt « Enlace-moi, Paris, passionne-moi et change-moi. »

Sous ses yeux s'étend le Paris de l'héritage des siècles, celui dont l'alchimie l'a conquise aux premières heures de son arrivée, là où repose l'âme de la cité.

Pays de contes de fées, d'un côté se dresse la masse hérissée de tourelles de la Conciergerie, de l'autre, la silhouette dentelée de l'hôtel de ville, les tours mythiques de Notre-Dame et, entre les deux, la place du Châtelet dont les sphinx crachent les eaux de la fontaine centrale.

Certes, il y a les Parisiens... Et ils sont moins réjouissants. Bien conformes à leur réputation, impertinents, narquois et râleurs, et qu'ils soient automobilistes, piétons ou en deux-roues, les Parisiens cultivent l'art du sans-gêne. Les Parisiennes, plus encore, sont d'une arrogance et d'une prétention qu'on ne leur

permettrait nulle part ailleurs. Ils font partie de la plus belle ville du monde, cela justifie leur arrogance, que diable !

Cela lui importe peu. Rousseau, son philosophe bien-aimé, comme elle âme déçue et résignée, n'a-t-il pas déclaré avant elle : « Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part, et quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne seront jamais rien pour moi » ?

Les contemporains, voilà bien en effet le problème, se dit Angela. Ceux-là qui, accessoirement, ont construit l'odieux centre Beaubourg avec ses tuyaux, ainsi que les ridicules plots Buren au Palais-Royal et les ont transformés en institutions afin que personne n'ose plus en dénoncer la scandaleuse laideur.

Ceux-là surtout qui ont poussé sa merveilleuse, unique amie Lyllette au suicide...

Malgré l'alchimie de cette cité, ce drame toujours la mine. Cent fois par jour Lyllette, disparue depuis un an, réapparaît dans son esprit. Pas un seul jour où Angela n'ait pensé à elle, à sa bonne humeur, sa frêle silhouette, son rire innocent.

Encore ce soir, à l'instant...

Comme tous les soirs, alors qu'elle marche tranquillement, elle attire les regards et les exclamations sur son passage. Encore un passant qu'elle n'avait même pas remarqué, qui essaie de lui emboîter le pas en l'invitant à prendre un verre et qui la regarde d'un œil énamouré.

Angela soupire. Lyllette aurait ri de bon cœur en voyant que le phénomène continuait, encore plus accentué que dans leur bourg de province. Lorsqu'elles déambulaient toutes deux dans les rues de leur petite ville du Berry, il ne se passait pas une heure sans que quelque garçon se retourne sur leur passage en couvrant Angela d'un regard ébloui. Lyllette éclatait de rire :

- Et un de plus ! Prêt à se jeter à tes pieds. Angela chérie,

une beauté comme la tienne devrait être interdite par le gouvernement.

- Ne t'occupe pas de ces obsédés, répondait Angela avec agacement.

La nature qui, de l'avis général, l'avait créée remarquablement belle ne l'avait pas voulue superficielle. D'ailleurs, elle ne faisait rien pour attirer l'attention. Elle aimait l'élégance archi-classique. La mode, elle s'était toujours assise dessus. Esprit rebelle à toute pression, trublion par nature, elle ne détestait rien tant que le conformisme de ses contemporains et trouvait absolument pitoyable les filles qui obéissaient, au garde-à-vous, aux commandements d'une mode imposée par des revues féminines débiles et qui ne réussissaient qu'à être des copies conformes les unes des autres.

Combien de fois avait-elle dû ouvrir les yeux de Lyllette toujours prête à admirer ce qui n'était que de la poudre aux yeux.

L'exemple de Corinne Écochard et sa bande de bimbos du lycée en était une illustration criante, elle et ses copines toutes obsédées par l'idée de ressembler des pieds à la tête aux idoles fabriquées par la télé. Au collègue déjà avait commencé cette tyrannie générale de la majorité, ce culte du panurgisme qui révoltait Angela.

Elle avait retrouvé avec déception ce même conformisme dans la capitale. Dans les rues, on ne voyait que du noir ou du jeans délavé. La casual America avait contaminé même Paris sans espoir de retour. Les gens, pathétiquement, se croyaient élégants par la seule grâce qu'ils avaient une marque sur le dos laquelle les dispensait de toute recherche de raffinement. Ou bien, extrême élégance, on voyait les filles en short avec des colants et des chaussures à talons. Que ces créateurs de mode biscornus devaient détester les femmes pour les faire ressembler à des créatures de la rue Saint-Denis, pensait-elle.

Ah ! si elle avait connu Paris à l'époque des dandys rebelles,

soupirait-elle. Ou des élégantes de la Belle-Époque, gantées et chapeautées, qui devaient si bien s'accorder à cet exceptionnel écrin parisien. Au lieu de cela, elle était née dans ce siècle médiocre. Et pire encore, dès que ces contemporains ouvraient la bouche ; c'était un flot de grossièreté scatologique, la quintessence de la trivialité ...

Déjà à l'école, Corinne et ses copines étaient un pur échantillon de cette décadence et Angela, qui n'entendait pas dissimuler sa désapprobation, les toisait d'un regard condescendant, du haut de son chic intemporel.

L'animosité entre Corinne et elle datait de leur prime enfance, nourrie de la part de Corinne par une féroce jalousie qui avait commencé à la maternelle, lorsqu'elle avait remarqué que les adultes traitaient Angela comme une poupée de porcelaine, s'extasiant sur sa magnifique chevelure flamboyante et ses immenses yeux de saphir. Le phénomène n'avait fait que s'accroître lorsque la silhouette d'Angela adolescente, toute en formes harmonieuses, se mit à attirer les regards masculins.

Et c'était la guerre déclarée entre les deux camps, Corinne ayant décidé de rejeter dédaigneusement, à chaque rentrée, les filles ou les garçons qui n'avaient pas un look à la mode, ceux qui ne portaient pas de vêtements de marque, et celles et ceux qu'elle trouvait trop moches.

La pauvre Lylette, qui entrait dans cette dernière catégorie, à cause de son visage ingrat et de son nanisme, avait été immédiatement éliminée de la cour de la souveraine Corinne et avait naturellement abouti dans le camp adverse, celui d'Angela.

Force était de reconnaître que ce camp était bien mince en comparaison de l'autre. Bien souvent même, Angela et Lylette se retrouvaient, en fin de compte, toutes les deux seules. Rares étaient les filles qui trouvaient le courage de les soutenir en affrontant de telles tigresses, ou, en tout cas, cela ne durait pas

longtemps. Il y avait parfois, en début d'année, quelques grosses qui, rejetées sans pitié par Corinne, se réfugiaient auprès d'Angela, mais, dès qu'un régime les avait fait rentrer dans les critères d'acceptation des corinnistes, elles s'empressaient, éperdues de fierté, de partir vers le groupe majoritaire.

Il y avait bien les garçons. Beaucoup, à chaque rentrée, faisaient les yeux doux à Angela mais, aussitôt rabroués sans ménagement par cette dernière, ils étaient récupérés par l'autre clan. Et Corinne, triomphante, n'aimait rien tant que dresser ses ouailles contre les quelques oiseaux rares qui ne voulaient pas lui ressembler.

Mais qu'importait, il y avait Lylette...

Lylette, de son vrai nom Nelly, faisait le bonheur d'Angela. Leur union était si totale que les nouveaux-venus, perplexes, demandaient comment elles avaient pu devenir si fusionnelles, tout en étant si différentes ; elles répondaient d'une seule voix, parodiant Montaigne et La Boétie dans un éclat de rire :

- Parce que c'était elle, parce que c'était moi.

Tendre, noble et fidèle amie qui depuis la maternelle ne l'avait plus quittée. Jusqu'à ce jour fatal...

Tandis qu'elle marche plongée dans ses pensées, Angela atteint le Pont-Neuf et contemple en face l'imposant édifice de la Samaritaine. Etrange destinée que celui de ce bâtiment et de son nom, songe-t-elle. La Samaritaine n'était-elle pas une machine hydraulique qui distribuait les eaux de la Seine au temps d'Henri IV ? Et puis ensuite ce grand magasin de la Belle Epoque qui maintenant, signe des temps modernes affligeants, est fermé, pathétiquement éteint alors que les autres grands magasins survivants, en habits de fête, forment, sur le boulevard Haussmann, une féerie des mille et une nuits.

Les yeux levés vers les détails de la sobre décoration de la Samaritaine, Angela manque de trébucher sur une bohémienne

qui se tient, comme souvent, assise en haut des marches de la station de métro, un enfant dans les bras. La femme mendie, Angela ne veut même pas lui accorder un regard, la dépassant en pressant le pas. Cette malheureuse, pense-t-elle, ferait mieux d'importuner les gens riches qui sont plutôt nombreux à Paris. C'est même stupéfiant de voir, en cette soi-disant période de crise, un tel luxe insolent sur les Champs-Élysées, du côté de l'Opéra, autour du jardin du Luxembourg, ou autour des ministères, jamais Angela n'aurait pu imaginer un tel déploiement d'argent lorsqu'elle vivait en province. Les restaurants les plus huppés ne désemplissent pas, pas plus que les magasins qui affichent leur attirail à des prix à tomber par terre. D'où sortent ces couples qui dépensent sans avoir besoin de compter ? De quelle planète tirent-ils leurs ressources inépuisables ? Cela reste une énigme. Paris est décidément le plus grand lieu de dépenses de plaisirs du monde.

Angela, elle, gagne un salaire minable, juste assez pour payer le loyer de son studio, manger sobrement... enfin si, tout de même, Angela sourit en y pensant, à force de regarder à la moindre dépense, elle réussit à mettre chaque mois une petite centaine d'euros de côté pour son grand projet : Elle s'achèterait un jour un manoir, tout petit certes, un mini-manoir dans la rase campagne, où elle jouerait à la princesse. Cette idée la reconforte, son esprit s'évade chaque soir en s'endormant vers cette future tour d'ivoire où elle vivra à l'écart de ce siècle et de cette société banale où elle ne trouve pas sa place.

Cependant, Paris reste un spectacle permanent et gratuit. Les vieux coins de cette cité immortelle la charment ; les cosmopolites, les luxueux, les branchés, les monumentaux, les prolétaires, les altiers, les populaires, les tranquilles, les oubliés, les grandioses, enfin les pittoresques comme ce quartier-là qui est maintenant le sien.

Seule ombre au tableau depuis qu'elle s'est fixée dans la capitale : Ses cauchemars éprouvants ont repris, presque chaque nuit, une vision d'épouvante l'éveille en sursaut : tantôt elle voit Lyllette gisant au sol dans une lumière glauque. Des ombres bougent autour d'elle. Ce sont des bêtes immondes, rats, cloportes, serpents, lézards affreux qui grouillent et vont recouvrir peu à peu son cadavre. Tantôt, autour de Lyllette toujours à terre, inanimée, danse Corinne Écochard entourée de ses plus féroces soutiens, et ils tournent autour de Lyllette, chantent à tue-tête et ricanent.

Angela a atteint le quai des Mégissiers où les fleuristes remballent leur étalage de verdure odorante, et juste derrière, bien cachée, invisible depuis la place du Châtelet, la petite rue Saint-Germain-L'Auxerrois où elle habite depuis quelques mois. Elle a eu le coup de foudre pour cette ruelle hors du temps et pour cet immeuble entourant une cour du passé. L'agent immobilier lui avait fait visiter ce petit studio au premier étage en lui commentant l'histoire du quartier. L'immeuble daterait du dix-huitième siècle, voire de la fin du dix-septième. Mais probablement ceux qui ont bâti et habité cet endroit n'étaient pas issus de classes fortunées car ici, rien d'ostentatoire, rien des ornements précieux que ces siècles-là ont laissé dans d'autres quartiers de la capitale, comme dans les faubourgs Saint-Honoré ou Saint-Germain-des-Prés.

Tout ici est épuré, simplissime, les fenêtres n'ont aucun balcon haussmannien, les façades ne sont pas en pierre de qualité, et cependant cette cour intérieure pavée, avec ses recoins mystérieux, ses lampadaires à l'ancienne, dégage un charme raffiné qui l'a conquise dès la première visite.

Et, cerise sur le gâteau, au centre de la cour, interrompant l'alignement des pavés, un genre de jardin de curé, venu d'on ne sait où, embaume pendant toute la belle saison, comblant son imaginaire de rêve de campagne verdoyante en ville.

Durant l'été, c'était un régal, une fois rentrée de son travail,

de s'installer pour lire devant la fenêtre grande ouverte en respirant, selon les mois, les senteurs des lilas, du buddleia, des roses et des lys qui poussaient en désordre dans ce carré de terre vaguement à l'état sauvage.

La vétusté de l'appartement avait dû en faire fuir plus d'un. Les portes et les fenêtres ferment mal, le radiateur ne fonctionne que par caprices, les murs suintent d'humidité. Mais Angela n'est pas regardante, habituée depuis toujours à une vie d'austérité quasi-monacale et à l'inconfort du vieil appartement qu'elle partageait auparavant à Buzancis avec sa mère. D'ailleurs elle doit oublier les inconvénients ; l'agent immobilier l'a prévenue. A la première réclamation, la dame très âgée, propriétaire de ce studio arrêtera toute location et Angela n'aura qu'à aller voir ailleurs.

Alors, bien que les voisins lui aient prédit qu'elle à son tour, ne tiendrait pas un hiver, Angela s'accrochera; elle ne veut pas entendre parler de quitter cet endroit qu'elle a trouvé après tant de recherches.

Avant de pousser la porte, elle passe devant le café égyptien « Le Sphinx » d'où sortent de capiteuses effluves et un filet de musique orientale, comme chaque fois lorsqu'elle pénètre dans la cour de l'immeuble, son havre de paix, baigné d'une lumière tamisée.

Cependant, ce soir, à peine a-t-elle franchi le portail d'entrée et mis un pied dans la cour, qu'elle sent quelque chose de changé et constate avec étonnement que des travaux viennent de commencer. Les arbustes au centre de la cour ne sont plus là, la terre du jardinet a été enlevée et le ciment l'a remplacée en grande partie.

Trois ouvriers sont encore sur place, rassemblant leurs outils, se préparant visiblement à partir. Angela leur demande ce qu'ils fabriquent au juste. Le plus âgé des trois lui répond qu'ils ont

l'ordre de supprimer complètement le carré de terre, afin que toute la cour soit uniformément recouverte des mêmes pavés.

- Jamais de la vie, proteste Angela, indignée. Il y a sûrement des gens qui veulent garder ce jardinet. Comme moi.

- Ah, ça, ça m'étonnerait, dit l'homme en riant. Votre syndic a chargé le patron de ces travaux-là. Mettez-vous d'accord avec lui.

- Je ne le connais pas.

- Alors adressez-vous à ce copropriétaire qui a l'air de s'occuper de tout ici, un grand maigre qui s'active dans votre immeuble.

- « Qui sévit » serait un mot plus approprié, pense Angela car il s'agit là de Noiret, le propriétaire qui se rengorge du titre de président du conseil syndical de l'immeuble, cet homme à la langue de vipère qui jacte à longueur de journées dans la cour.

Les entendant discuter, le gérant du Sphinx est apparu devant la porte arrière de son café.

- Vous n'allez pas accepter qu'on supprime le coin de fleurs, vous aussi ? lui crie Angela.

- Oh ! moi, dit l'Égyptien, on ne m'a pas demandé mon accord. Comme on ne m'a pas demandé mon avis pour fermer mon établissement. Tous les copropriétaires se sont ligüés contre moi, racontant que mon café est trop bruyant, que les odeurs les gênent, que tout est de mauvais goût. Surtout le grand type qui ramène toujours sa fraise.

- Noiret ?

- Oui, c'est un raciste, ce type-là, un vrai. Depuis le début, il s'est juré de remonter tout le monde pour nous faire déguerpir.

- Et vous allez fermer vraiment ?

- Dans quatre jours, on est bien obligé. Ma femme pleure. Qu'est-ce qu'on va devenir, nous ?

Angela est atterrée. Elle aimait bien l'Égyptien et sa famille. Elle appréciait la pointe d'exotisme qu'il apportait dans le coin avec son café accueillant. Son animation ne la dérangeait pas, au contraire. Plus d'une fois, quand elle avait dû rentrer très tard dans la nuit, dans la rue déserte, la lumière du Sphinx l'avait rassurée agréablement.

Elle se dirige tout droit vers l'escalier de bois menant chez Monsieur Noiret. Cet escogriffe est habituellement dans la cour à dégoiser, à jouer les commères. Elle sonne à sa porte. Il apparaît, sec, hostile.

- Qui a décidé ces travaux dans la cour ? lui jette Angela, mal à l'aise face à cet homme qui l'a toujours glacée.

- Décision de la dernière Assemblée Générale, ça vous regarde ?

- Et qu'y aura-t-il à la place du jardinet ? insiste Angela.

- Rien. Du pavé. Et personne ne vous demande votre avis.

Il claque la porte au nez d'Angela furieuse. Elle décide d'aller sonner chez le couple de vieux qui habitent juste au-dessus de son studio. Ceux-là, ils sont sympathiques. Un couple hors du temps, accueillant.

C'est le vieil homme qui lui ouvre et appelle sa femme.

- Lucienne ! C'est la petite demoiselle du dessous.

L'épouse arrive, souriante, s'excusant d'être en robe de chambre, et l'invite à s'asseoir sur le canapé où il y a déjà quelqu'un. Leur chat noir, Néron. Autant ces deux gentils vieux sont assortis l'un à l'autre, pense Angela, et assortis à leur intérieur désuet, autant ce chat semble incongru dans leur univers feutré.

Il est silencieux pourtant, discipliné en apparence, mais elle sent chez lui, derrière cette discrétion, une indéfinissable complexité, une double-personnalité dissimulée soigneusement.

Ne l'a-t-elle pas croisé à plusieurs reprises la nuit, dans le

couloir, filant mystérieusement on ne sait où. Il ne regarde jamais les visiteurs, même lorsqu'il se serre contre eux, il se tient immobile, indifférent mais Angela est persuadée qu'il observe tout et pense intensément.

- Est-ce vrai, demande-t-elle au couple, que vous avez tous voté la fermeture du Sphinx ? Et aussi la suppression du joli jardinet de la cour ?

Le couple se récrie en ce qui concerne la fermeture du Sphinx. Il est vrai que les autres voisins, depuis des années, ne font que se plaindre de ce café mais eux, ils ont refusé – et ils ont été les seuls – de signer la pétition que Noiret a fait circuler contre l'Égyptien. Noiret en est d'ailleurs très fâché contre eux et ne les salue même plus. Et pour ce qui est du jardinet, ils ne se souviennent pas. A-t-il été question durant l'assemblée de voter sa suppression, ils n'en savent rien.

Angela les remercie en se levant. Il n'y a rien à tirer d'eux. Ils sont bien braves mais ne savent même pas pour quoi ils votent. Certains doivent bien en profiter...

Elle les quitte précipitamment en déclinant leur invitation à prendre une tasse de café avec eux. Elle vient de voir par la vitre qu'en face est apparue à sa fenêtre, Madame Jacqueline.

Et Madame Jacqueline, c'est le dernier espoir de contrarier le projet en cours. Elle est l'ennemie jurée du père Noiret. Que l'un souhaite une chose, immédiatement l'autre va tout faire pour imposer l'inverse. La cour a résonné maintes fois de leurs joutes verbales à n'en plus finir, si féroces que les voisins se tor-daient de rire en évitant soigneusement de se mêler de leurs dis-cordes.

Angela prend son courage à deux mains avec l'idée d'ama-douer Jacqueline, qui n'est pas vraiment son amie. A vrai dire, elle la hait depuis le jour de son arrivée. Elle déteste toutes les jeunes filles, semble-t-il, déversant des propos fielleux sur leur

manière de s'habiller, leurs mœurs dépravées. Cette manie perverse qu'elle a de faire ses commentaires bien fort pour que les intéressés l'entendent mais en s'adressant toujours à sa petite chienne, Cracotte, prenant à témoin la pauvre bête des monstruosité des jeunes de notre temps et particulièrement des étudiantes en mini-jupes.

- Regarde-moi ça, Cracotte, Ca s' prend pour Marilyn ».

- Ça rentre à n'importe quelle heure de la nuit. Et après ça va se plaindre, si elles se font violer... Avec ça, qu'elles sont à moitié à poil, tout juste si elles sortent pas vêtues en tout et pour tout d'une feuille de vigne... »

Comme elle ne peut pas faire ce genre de réflexion sur l'habillement d'Angela, elle lui en veut encore plus de cette frustration et la fusille du regard quand elle la croise en traversant la cour pour aller promener Cracotte.

- Bonsoir, madame Jacqueline, dit Angela le plus aimablement possible. Monsieur Noiret me raconte qu'il va supprimer complètement notre petit coin de fleurs et tout recouvrir de cailloux, figurez-vous. Vous n'allez quand même pas le laisser faire ça ?

- Non, mais, de quoi j'me mêle ? glapit Jacqueline. C'est vous qui payez un jardinier pour cette espèce de friche ? Rien que pour le trimestre, deux cent soixante-cinq euros qu' ça m'a coûté. Ah ! non alors ! Y en a marre. Qu'on m'enlève tout ça ! Et mêlez-vous d' vos oignons, ma fille !

Angela écume de rage. Le dernier ouvrier encore présent la regarde furtivement. Elle remonte dans son logis en tapant des pieds pour se calmer. Il ne reste plus qu'à se résigner. Qu'elle déteste ce mot !

Lyette, si elle était là, lui remonterait le moral, lui énumérerait des dizaines de misères du monde plus graves que ces déceptions. Mais elle n'est plus là ; il ne lui reste d'elle que cette pochette bleu ciel que Lyette lui a laissée et qu'elle va chercher en haut du placard, son petit coin de souvenirs. Elle contemple

les quelques photos si récentes et déjà d'une autre vie. Lylette en vélo avec en fond l'étang de la Brenne au soleil couchant. Des mèches de cheveux bruns et une petite dent de lait datant de la prime enfance de Lylette qu'Angela a recueillie à l'époque et gardée.

La photo, c'était l'an dernier en juin, le week-end juste avant le baccalauréat. Elles avaient voulu se changer les idées en pédalant jusqu'aux étangs.

Quelques jours auparavant, un événement avait eu lieu au lycée, encore à cause de cette peste de Corinne Écochard.

Angela entraît seule dans la cour du lycée, cherchant des yeux Lylette ; elle dépassait le groupe de garçons et de filles entourant Corinne et les autres bimbos, quand elle avait entendu Corinne déclarer bien fort :

- V'là la pimbèche hitchcockienne qui cherche son faire-valoir, le Quasimodo féminin de la classe.

Angela avait avancé de quelques pas puis, le feu à l'intérieur de ses tripes, elle s'était retournée brusquement, avait attrapé Corinne par les cheveux, l'avait déséquilibrée et l'avait fait rouler à terre. Au début les garçons poussaient des hurlements de liesse; c'était le jour de la semaine où les corinnistes étaient en mini-jupe au ras des fesses et juchées sur des stiletos. Jennifer s'était élancée pour prêter main forte à sa grande amie Corinne et, perdant aussitôt l'équilibre, s'était retrouvée à terre à son tour. Angela, indifférente aux cris autour d'elles, terrassait Corinne et serrait son cou de toutes ses forces. Dans un état second, elle voyait progressivement le visage de son ennemie virer au violet, ses yeux la fixer avec une expression de terreur qui avait remplacé leur arrogance habituelle. Elle paraissait suffoquer déjà et Angela n'arrêtait pas de serrer, serrer en répétant compulsivement :

- Vermine...Vermine... Tu vas mourir.

Ils avaient dû se mettre à trois ou quatre pour parvenir à lui

faire lâcher prise en la tirant violemment vers l'arrière. Le proviseur lui-même était sorti de son bureau, alerté par les cris. On emmena Corinne à demi-évanouie à l'infirmerie où elle reprit connaissance et toute son arrogance.

Depuis, tous faisaient le vide autour d'Angela. Les autres parlaient entre eux en la regardant à distance. Lylette n'était pas venue en classe de l'après-midi, elle avait été appelée d'urgence par sa sœur aînée dont le bébé était tombé malade.

Que de fois Angela lui avait recommandé de refuser d'être au garde-à-vous dès que quelqu'un de sa famille la sonnait. Mais rien n'y faisait, Lylette était née avec le besoin impérieux de rendre service.

Le soir, Angela avait préféré raconter au téléphone l'histoire à Lylette, avant que les autres ne l'informent à leur façon. Elle ne voulait à aucun prix que vienne aux oreilles de son amie le surnom horrible dont Corinne l'avait affublée et qui avait été la source de sa fureur. Elle lui dit évasivement que Corinne lui avait cherché des noises.

Cependant, le lendemain matin, Angela était convoquée chez le proviseur. Elle s'attendait à être renvoyée du lycée ; ou pire encore. En passant devant le clan des corinnistes, ces dernières lui avaient jeté en ricanant :

- Corinne va porter plainte. P't-être bien qu'tu vas aller en prison. En tout cas, tu s'ras condamnée à une amende carabinée. Pour des pauvresses comme toi et ta mère, ça sera bien fait.

Angela, même si elle feignait l'indifférence et qu'elle passait près d'elles en chantonnant, craignait beaucoup cette menace d'amende. Sa mère avait déjà si peu de ressources. Son salaire d'ouvrière suffisait juste à les faire survivre toutes les deux.

Le proviseur avait l'air encore plus sec qu'à son habitude. Aussi tomba-t-elle des nues quand il lui déclara :

- La catastrophe a été évitée. Mais les conséquences auraient pu être très graves... J'ai réussi à persuader les parents de Mademoiselle Écochard de ne pas porter plainte en leur signifiant que s'ils le faisaient, c'est vous deux, sans exception, qui seriez exclues définitivement du lycée. Et à trois semaines du baccalauréat, un beau gâchis !

Angela ne savait quoi dire, elle avait envie de le remercier mais se demandait, perplexe, pourquoi il arrangeait ainsi la situation en sa faveur.

- Allez ! Ne recommencez jamais, dit-il en la raccompagnant à la porte. Je n'excuse en aucun cas votre violence mais la méchanceté gratuite de cette personne, qui assassine par des mots, me révolte.

Corinne rejoignit la classe, soulagée mais perplexe. Qui avait donc rapporté au proviseur les paroles cruelles de Corinne sur Lylette ? Forcément quelqu'un de la bande de Corinne, eux seuls l'avaient entendue. Pourvu que cela ne vienne pas aux oreilles de Lylette, souhaitait ardemment Angela...

Et durant les jours qui suivirent, elle épia avec angoisse Lylette pour voir si elle paraissait affligée. Lylette ne semblait pas triste, peut-être juste plus silencieuse, plus songeuse qu'à son habitude.

Le week-end, Angela l'avait convaincue de l'accompagner en vélo jusqu'aux étangs de la Brenne afin d'y passer une journée de repos. Non pas qu'elles aient, ni l'une ni l'autre, eu besoin de s'épuiser pour bachoter, elles étaient toutes deux en tête de la classe, surtout Lylette qui brillait dans toutes les matières, à l'exception du sport.

Il faisait déjà très chaud en ce mois de juin. Il était agréable de s'étendre sous le soleil éblouissant, de se tremper jusqu'aux genoux dans ces étangs à perte de vue. Comme d'habitude, l'endroit désert miroitait, scintillait rien que pour elles deux. Et les oiseaux ! Des oiseaux de toutes sortes, sur l'eau, dans les arbres,

dans le ciel, de toutes tailles et de toutes couleurs, des aigrettes d'un blanc immaculé, des hérons et des grues cendrés, des macareux, des pies à la démarche sautillante, des guifettes nichant dans les roselières. Et des papillons espiègles qui zigzaguaient entre les joncs.

- N'est-ce pas que c'est le plus bel endroit de la terre ? s'exclamait Angela.

Lylette pouffait de rire. Elle avait voyagé, au cours des vacances avec sa famille, un peu plus qu'Angela et savait qu'il existait des paysages de mer ou de montagne plus beaux encore.

- Si tu le dis, mon ange... Chaque lieu est merveilleux lorsqu'on y est heureux.

Le soir tombé, sous les reflets orangés du ciel, les petits oiseaux diurnes laissaient peu à peu la place à d'autres volatiles plus mystérieux. Angela s'émerveillait sur le vol d'un busard cendré... Erratiques, les busards planaient en vol circulaire. Le regard aigu, les ailes déployées, les griffes acérées, ils observaient leurs proies de tout là-haut. Il y avait aussi des faucons qui s'élançaient pour attraper des grenouilles autour d'elles, des balbuzards pêcheurs qui guettaient le poisson des étangs.

- J'admire l'absolue beauté des rapaces, s'écria Angela. Je voudrais être un oiseau de proie, après ma mort.

- Tu aimerais devenir un vilain prédateur qui se jette sur les petites bêtes innocentes ?

- Je serai un de ces busards qui débarrassent le monde des horribles serpents.

- Oh, non. Toi, tu ne vas pas devenir un bec-crochu, tu te réincarneras en un magnifique cygne, admiré comme tu l'auras été dans ta première vie, protesta Lylette, comme toujours sans une once de jalousie.

- Non, non, je ne veux pas être un oiseau de parade, rétorqua